

C'est devenu une habitude et une marque de fabrique chez Antonio Beltrán Hernández : chaque scénario de film ne trouvant ni producteur, ni réalisateur devient un livre. Après *L'Empire de la Liberté*, *La Vallée de Larmes* et *Talimambo Number Five*, voici son nouvel opus, une étude pointue et pleine d'humour sur la naissance et la mort de l'Union soviétique. Un texte qui donnera du grain à moudre à tous ceux qui cherchent dans l'histoire des réponses aux interrogations du présent. Du couple Wilson-Lénine à celui Biden-Poutine, en passant par Roosevelt-Staline, Kennedy-Krouchtchev et Reagan-Gorbatchev, le monde a-t-il vraiment changé ou bien l'histoire ne fait-elle que se répéter inlassablement ?

Antonio Beltrán Hernández est directeur de la photographie de cinéma et écrivain. Mexicain né en Espagne, il vit entre Paris et Mexico. Il est l'auteur de *L'Empire de la Liberté* (essai, éditions Syllepse, 2002), *La Vallée de Larmes* (roman, éditions workshop19, 2013), *Talimambo Number Five* (nouvelle graphique, avec Juan Kalvellido, éditions workshop19, 2013) et, à paraître en 2022 chez L'Atelier Glocal, de *La Fin de l'Histoire* (roman)



ISBN 978-9938-862-36-2



Prix
Imprimé à la demande 6,40€
Livre électronique 1,92€

Visitez

<https://glocalworkshop.com>

Antonio Beltrán Hernández

Il était une fois... L'EMPIRE DE L'ÉGALITÉ



Back in the US...
Back in the US...
Back in the USSR !



COLLECTION <<TEZCATLIPOCA>> N° 1

ANTONIO BELTRÁN HERNÁNDEZ

Il était une fois...

L'EMPIRE DE L'ÉGALITÉ

The Glocal Workshop
L'Atelier Glocal

Antonio Beltrán Hernández

Il était une fois...l'Empire de l'Égalité

The Glocal Workshop/L'Atelier Glocal 2022

ISBN : 978-9938-862-36-2

Mots-clé : Union Soviétique, URSS, Révolution russe,
Guerre froide, Coexistence pacifique

Du même auteur

L'Empire de la Liberté, éditions Syllepse, 2002

ISBN 978-2847-970-08-1

La vallée de larmes, Tragédie géopolitique à fin heureuse,
éditions workshop19, 2013

ISBN 978-9938-862-04-1

Talimambo Number Five, Tragédie musicale (avec Juan
Kal-vellido), éditions workshop19, 2013

ISBN 978-9938-862-0-65

Érase una vez...el Imperio de la Igualdad, The Glocal
Workshop/El Taller Glocal, 2022

ISBN 978-9938-862-26-3

La fin de l'Histoire, roman, The Glocal Workshop/El Taller
Glocal, 2022

ISBN 978-9938-862-14-0

El fin de la Historia, novela, The Glocal Workshop/El Taller
Glocal, 2022

El valle de lágrimas, Tragedia geopolítica con final feliz, The
Glocal Workshop/El Taller Glocal, 2022

ISBN 978-9938-862-29-4

©The Glocal Workshop / L'Atelier Glocal, mars 2022

<http://glocalworkshop.com>

contact@glocalworkshop.com

The Glocal Workshop/L'Atelier Glocal

Une initiative commune de...

Éditions workshop19, Tunis

Tlaxcala, le réseau international des traducteurs pour
la diversité linguistique

tlaxcala-int.blogspot.com/

Promosaik - Dialogue entre cultures et religions

promosaik.org/

...et de nombreux individus et groupes associés

LA COLLECTION TEZCATLIPOCA

Tezcatlipoca (nom nahuatl signifiant littéralement « Miroir fumant ») est un dieu de la mythologie aztèque. C'est la plus crainte de toutes les divinités aztèques. C'est le second des quatre fils d'Ometecuhtli et Omecihuatl¹, les parents des quatre Tezcatlipoca : Xipe Totec (le Tezcatlipoca rouge), Tezcatlipoca (le Tezcatlipoca noir), Quetzalcoatl (le Tezcatlipoca blanc) et Huitzilopochtli (le Tezcatlipoca bleu). Tezcatlipoca est associé à la nuit, la discorde, la guerre, la chasse, la royauté, le temps, la providence, les sorciers et la mémoire. En un mot l'histoire, à laquelle cette collection est consacrée.

Vous avez un manuscrit à nous proposer ?

drafts@glocalworkshop.com

TABLE DES MATIÈRES

Entrée en antimatière	5
Introduction	15
I. L'Eurasie aux Soviétiques	19
1. Naissance d'une nation	19
2. La Grande Guerre Patriotique	23
3. Le reflet	29
4. L'Organisation des États-Unis	31
II. La Destruction Mutuelle Assurée	37
1. L'échiquier	37
2. Le Soleil	39
3. L'espace	41
4. Le voyou	43
5. La Détente	45
III. La fin de l'Histoire	51
1. Les yeux grands fermés	51
2. À nous l'Égalité	54
3. Apocalypse Now	55
4. L'Empire contre-attaque	57
5. This is the end, beautiful friend	59

Entrée en antimatière

De nos jours, dans cette fin de la deuxième décennie du XXI^e siècle, à quelques kilomètres des côtes du pays le plus moderne du monde, il existe une énigmatique contrée plongée dans le passé et la légende, une île voilée par une épaisse brume de mythes et de craintes, bénie par le soleil et une irrésistible (une irrémédiable) joie de vivre – la seule conjonction des quatre lettres de son nom scintille devant nos yeux avec des éclats de mystère, d'exotisme, d'admiration, d'appréhension : C U B A.

Cuba est une sorte d'univers parallèle, une espèce de trou noir coincé dans le limpide univers euro-états-unien, un fragment d'antimatière flottant dans l'Océan de la Démocratie et des Droits de l'Homme, une nation sans ressources qui a éradiqué l'analphabétisme en quelques années, un pays pauvre dont les niveaux d'éducation et de soins médicaux sont comparables à ceux d'un pays riche, une île sous-développée où les ouragans qui terrassent la Caraïbe – et même les Tout-Puissants États-Unis ! – ne font que très peu de victimes ; ses habitants ressemblent comme deux gouttes d'eau à ceux de l'autre univers, ils portent tous une tête, deux yeux, quatre extrémités, ils ressemblent à s'y confondre à vous et à moi, êtres humains Démocratiques et Libres, mais ils nous ressemblent un peu comme un atome de matière ressemblerait à un atome d'antimatière : il n'y a rien qui ressemble plus à un électron qu'un positron, mais mettez-les ensemble et c'est la déflagration assurée. Notre royale Ségolène nationale nous l'a prouvé lors

Il était une fois...

des obsèques de Fidel Castro en décembre 2016... et en l'an 2017, année du centenaire de la naissance de l'antimatière, le Pacifique a reçu quelques étincelles produites par la rencontre entre la matière et l'un des derniers résidus d'antimatière qui restent dans ce coin du monde.

Cette métaphore atomique n'est pas tout à fait gratuite. Cette petite étude va essayer de montrer que, pendant les décennies de ce qu'il est convenu d'appeler « la guerre froide », le monde de la matière, celui qui se faisait appeler « libre » (monde conduit en toute logique par ce pays que j'ai appelé « l'Empire de la Liberté », m'inspirant d'une formule du président Jefferson¹) a poursuivi une politique d'« endiguement² » justement pour éviter tout contact avec l'antimatière afin de prévenir un embrasement généralisé. Cet « endiguement », cette quarantaine, est parfois devenu si étanche que les habitants de chaque univers se sont donnés à la tâche de rendre cette métaphore bien réelle et ont été à deux doigts de s'anéantir, et nous avec...

...jusqu'au jour où le monde de l'antimatière s'est auto-dis-sous... laissant uniquement quelques traces, certes gênantes, mais certainement inoffensives. Il me semble donc que nous pouvons de nos jours, sans grand risque de partir en fumée, faire un petit tour dans l'univers mystérieux et fascinant de l'antimatière.

1. *Alors, il ne nous resterait plus qu'à inclure le Nord [le Canada] dans notre Confédération. Nous le ferions, bien entendu, la première guerre venue ; nous posséderions ainsi un empire pour la liberté comme l'on n'a jamais vu depuis la Création*, Thomas Jefferson to James Madison, 27 April 1809, *The Papers of Thomas Jefferson*, Retirement Series, vol. 1, 4 March 1809 to 15 November 1809, ed. J. Jefferson Looney. Princeton: Princeton University Press, 2004, pp. 168–170.

2. En anglais on dit *containment*, faisant appel à une métaphore médicale de prévention contre une épidémie.

L'Empire de l'Égalité

Du passé ne faisons pas table rase (s'il vous plaît)

Il y a déjà bien longtemps, pendant les dernières années de l'Union Soviétique, aux temps paradoxaux de la *perestroïka*, une boutade russe disait que quand le futur est incertain, le passé devient imprévisible. Quelques années plus tard, l'horrible monstre soviétique s'est gentiment auto-dissous et l'on a vraiment cru qu'on était arrivé à la fin de l'Histoire annoncée par Francis Fukuyama : le futur était devenu clair comme le ciel de La Havane par un jour clair, et le passé était encore plus limpide, prévisible.

*Il se peut bien, nous assurait le professeur Fukuyama, que ce à quoi nous assistons, ce ne soit pas seulement la fin de la Guerre Froide ou d'une phase particulière de l'Après-guerre, mais à la fin de l'Histoire en tant que telle : le point final de l'évolution idéologique de l'Humanité et l'universalisation de la Démocratie libérale occidentale comme forme finale de gouvernement humain.*³

Tout allait pour le mieux (et cette fois c'était la bonne) dans le meilleur des mondes possibles.

Et soudain, patatras !, le ciel nous est tombé sur la tête : la *Démocratie libérale occidentale* est tombée sérieusement en panne...

Et pour recoller les morceaux, on a eu recours aux mêmes outils qui ont provoqué l'effondrement, car on n'en connaît plus d'autres.

Et pourtant...

Nous savons qu'il était une fois un univers parallèle redoutable comme une bombe thermonucléaire, formidable comme une fusée interplanétaire, complexe comme un sous-marin

3. [Francis Fukuyama](#), *The End of History and the Last Man*, 1992.

Il était une fois...

atomique, un univers dont l'économie n'était pas régie par l'Organisation Mondiale du Commerce mais par le Conseil d'Aide Économique Mutuelle, un anti-univers qui nous faisait une peur bleue mais qui a abandonné *entre un cinquième et un quart de son territoire et 100 millions d'habitants sur 250* pour nous faire plaisir *sans que personne ne lui demande quoi que ce soit* – fait qui laisse perplexes même les plus grands spécialistes comme Hélène Carrère d'Encausse⁴.

Le mystère de cette désintégration ne pourra peut-être jamais être percé, car le passé est redevenu imprévisible puisque le futur est de nouveau incertain. Il ne serait cependant pas superflu de souligner fortement que ce pays, dont on met constamment en avant ses célèbres purges, interventions militaires et famines provoquées, ne s'est jamais livré à ce macabre exercice hors de sa zone d'influence, et jamais dans les proportions atteintes par les États-Unis ; la famine provoquée en Irak, les trois millions de morts de la Guerre du Vietnam et les bombardements massifs de pays neutres comme le Cambodge ou le Laos n'en sont que quelques exemples.

En 2004, lorsque je participais à un tournage en Albanie avec celui qui deviendrait quelques années plus tard l'ambassadeur de ce pays (et qui ne portait pas précisément le camarade Hoxha dans son cœur), je lui ai demandé comment c'était son pays pendant le communisme. Il m'a répondu, sibyllin : « C'était plus propre ». Cela venait conforter tous les témoignages que j'avais recueillis parmi les membres de l'équipe du tournage me décrivant l'Albanie communiste comme un pays ordinaire, avec ses problèmes et ses avantages : ce n'était pas cette sorte d'antichambre de l'enfer dépeinte par la propagande que j'avais subie pendant les années 60 et 70...

4. *Les Matins de France Culture*, France Culture, 9 juin 2010.

L'Empire de l'Égalité

Je n'irais peut-être pas jusqu'à dire, comme Vladimir Poutine en 2005, que *la chute de l'URSS a été la plus grande catastrophe géopolitique du siècle dernier*, mais je suis d'accord avec la suite de sa phrase : *pour le peuple russe, cela a représenté un véritable drame.*⁵ C'était la fin d'un monde où peut-être tout n'était pas digne d'être balancé par-dessus bord, comme le montre encore Cuba, dont les niveaux de santé⁶ et d'éducation sont encore aujourd'hui, après l'effondrement du COMECON et la poursuite de l'embargo par les États-Unis, les meilleurs en Amérique Latine.

L'académicienne Hélène Carrère d'Encausse, qu'on ne peut pas précisément accuser de nostalgie de l'empire soviétique (mais peut-être est-elle nostalgique de l'empire précédent ?) racontait en 2010 sur France Culture qu'elle avait rencontré un grand poète kazakh qui s'était confié à elle : *nous sommes très contents d'être indépendants maintenant*, lui a-t-il dit, *mais tout de même, autrefois, j'allais dans le monde et je rencontrais des écrivains qui étaient des écrivains qui appartenaient à l'Ouzbékistan, à la Russie ou ailleurs... on était du même pays, on appartenait au même pays. Maintenant je suis un écrivain kazakh... je me sens isolé.*

Un monde s'est effondré et nous tenterons de partir à sa redécouverte, et pour rendre notre recherche plus passionnante, nous nous centrerons sur la guerre qui a provoqué cet effondrement.

Cependant, l'illustre académicienne franco-russe ne sera pas précisément la destinataire de cette petite étude...

5. *Le Monde*, 27 avril 2005.

6. *Equity and Health Sector Reform in Latin America and the Caribbean from 1995 to 2005: Approaches and Limitations*, International Society for Equity in Health, OMS, avril 2006.

Il était une fois...

Voilà pourquoi à toi, fille de l'Arkansas ou plutôt
à toi, fils argenté de West Point ou mieux
à toi, mécanicien de Detroit ou bien
à toi, docker de la vieille Orléans, à tous et à chacun,
je parle et dis : marche plus ferme,
prête l'oreille au vaste monde humain,
ce ne sont pas les dandys du State Department
ni les maîtres féroces de l'acier
qui te parlent, non, c'est
un poète du Sud extrême de l'Amérique,
le fils d'un cheminot de la Patagonie
aussi américain que l'est le vent des Andes
et qui fuit aujourd'hui une patrie où règnent
les prisons, la torture, l'anxiété,
tandis que lentement le cuivre et le pétrole
se transmutent en or pour les rois d'ailleurs.

Toi tu n'es pas
l'idole qui tient l'or dans une main
et dans l'autre la bombe.
Toi tu es
ce que je fus, ce que j'étais, ce qu'il nous faut
bien protéger, le sous-sol fraternel
de l'Amérique purissime, les hommes
simples des chemins et des rues.
Mon frère Juan vend des souliers
comme le fait ton frère John,
ma sœur Juana épiluche des pommes de terre
comme Jane ta cousine,
et mon sang est mineur et matelot,
comme ton sang, Peter.
Toi et moi nous allons ouvrir les portes
afin que le vent de l'Oural
entre à travers le rideau d'encre,
toi et moi nous dirons au furibond :
« My dear guy, c'est là que tu t'arrêtes »
la terre au-delà nous appartient
pour qu'on n'entende plus siffler
la mitrailleuse mais monter
une chanson, une autre chanson, une autre chanson..

Por eso a ti, muchacha de Arkansas o más bien
a ti joven dorado de West Point o mejor
a ti mecánico de Detroit o bien
a ti cargador de la vieja Orléans, a todos
hablo y digo: afirma el paso,
abre tu oído al vasto mundo humano,
no son los elegantes del State Department ni los
feroces dueños del acero
los que te están hablando
sino un poeta del extremo Sur de América, hijo de un
ferroviario de Patagonia,
americano como el aire andino,
hoy fugitivo de una patria en donde
cárcel, tormento, angustia imperan
mientras cobre y petróleo lentamente
se convierten en oro para reyes ajenos.

Tú no eres
el ídolo que en una mano lleva el oro
y en la otra la bomba.
Tú eres
lo que soy, lo que fui, lo que debemos
amparar, el fraternal subsuelo
de América purísima, los sencillos
hombres de los caminos y las calles.
Mi hermano Juan vende zapatos
como tu hermano John,
mi hermana Juana pela papas,
como tu prima Jane,
y mi sangre es minera y marinera
como tu sangre, Peter.
Tú y yo vamos a abrir las puertas
para que pase el aire de los Urales
a través de la cortina de tinta,
tú y yo vamos a decir al furioso:
“My dear guy, hasta aquí no más llegaste”
más acá la tierra nos pertenece
para que no se oiga el silbido
de la ametralladora sino una
canción, y otra canción, y otra canción.

Pablo Neruda, *Chant général*, IX-III

L'Empire de l'Égalité

Avant de conclure cette présentation, je dois, brièvement, m'adonner à l'exercice inconfortable de parler de moi. Je suis né en Espagne de parents mexicains, et j'ai grandi au Mexique dans l'univers douillet de la petite-bourgeoisie. Ce confort me laissait du temps pour redouter les malheurs d'une guerre atomique et plaindre le manque de liberté des pays communistes. N'étant pas Français, je n'ai jamais été piqué par le virus du militantisme de gauche et encore moins du gauchisme, ce qui m'a épargné les allergies anticomunistes dont souffrent aujourd'hui certains anciens militants convertis au charme discret du *libéralisme*. Néanmoins, j'ai toujours pensé qu'un pays comme le Mexique, où le peuple n'est pas libre de manger à sa faim et est obligé de s'exiler pour survivre, ne pouvait pas s'appeler *libre*. Bien des années après m'être installé en France, le manque de liquidités a ébranlé ma foi dans cette *Liberté* tant chantée et m'a fait remercier la protection sociale de ma patrie d'accueil. La guerre onusienne de 1991 contre l'Irak a élargi la fissure. Onze ans plus tard, je publiais un livre sur les guerres de conquête des États-Unis, *L'Empire de la Liberté*⁷, livre suscité par un projet de documentaire qui n'a jamais abouti. C'est de cette façon que mon esprit s'est peu à peu ouvert et que j'ai conçu l'idée de me lancer dans cette fascinante exploration que je vous propose.

Allez, debout, forçats de la faim, damnés de la terre, du passé ne faisons pas table rase, allons ensemble de l'autre côté du miroir, allons scruter cet univers,

parce que j'ai dans mes mains,	за то, что в руках у меня
porteur de faucille,	молоткастый,
porteur de marteau,	серпастый,
le passeport soviétique.	советский паспорт.

7. Ed. Syllepse, 2002.

*Avec quelle volupté la caste policière
 m'aurait fouetté, crucifié,
 parce que j'ai dans mes mains,
 porteur de faucille,
 porteur de marteau,
 le passeport soviétique.
 Je dévorerais la bureaucratie comme un loup
 je n'ai pas le respect des mandats,
 et j'envoie à tous les diables paître
 tous les « papiers », mais celui-là...
 Je tirerai de mes poches profondes
 l'attestation d'un vaste viatique.
 Lisez bien, enviez
 - je suis
 un citoyen
 de l'Union Soviétique !*

Vladimir Maïakovski, Vers au passeport soviétique, 1929



*С каким наслаждением жандармской касты
 я был бы исхлестан и распят
 за то, что в руках у меня
 молоткастый,
 серпастый
 советский паспорт.
 Я волком бы выгрыз бюрократизм.
 К мандатам почтения нету.
 К любым чертям с матерями катись
 любая бумажка. Но эту...
 Я достаю из широких штанин
 дубликатом бесценного груза.
 Читайте, завидуйте,
 я -
 гражданин
 Советского Союза!*

Владимир Маяковский, Стихи о советском паспорте

L'Empire de l'Égalité





НАРОДЫ МИРА НЕ ХОТЯТ ПОВТОРЕНИЯ БЕДСТВИЙ ВОЙНЫ.
И. СТАЛИН

Les nations du monde ne veulent pas revivre les horreurs de la guerre .

J. Staline

Introduction

Le 6 août 1945, pilotant un avion qu'il avait baptisé du nom de sa propre mère, le colonel Tibbets a lâché sur la ville de Hiroshima *Petit Garçon*, une bombe à canon d'uranium 235. Puissance constatée : 12,5 kilotonnes. Dommages collatéraux : 140 000 morts vers la fin 1945, 60 000 autres de mort lente pendant les cinq années suivantes.

Le 9 août 1945, *Gros Bonhomme*, bombe à implosion de plutonium 239, tombait sur Nagasaki. Puissance constatée : 22 kilotonnes. Ciblage difficile : les collines environnantes ont amoindri l'étendue des dégâts collatéraux : 70 000 morts vers la fin 1945, 70.000 autres de mort lente pendant les cinq années suivantes.

Ce même 9 août 1945, après avoir déclaré la guerre au Japon, les armées soviétiques du maréchal Vassilievski, le vainqueur de Stalingrad, sont entrées dans la Mandchourie inféodée à l'empire nippon. Les historiens soviétiques ont toujours considéré que c'était l'intervention de leur pays qui seule avait forcé le Japon à se soumettre.⁸

Qui a raison ? Où se trouve la propagande ou la désinformation ? Tous ceux qui avaient au moins trente ans en 1989, au début de la chute de l'empire soviétique, peuvent se rappeler cette lutte implacable entre ces deux façons de voir le monde, ces symétriques revendications de justice, cette volonté de sauver l'humanité de l'enfer où l'autre côté voulait l'attirer. Nous avons

8. Michel Laran, *Russie-URSS, 1870-1970*, Masson, Paris, 1973, p. 221.

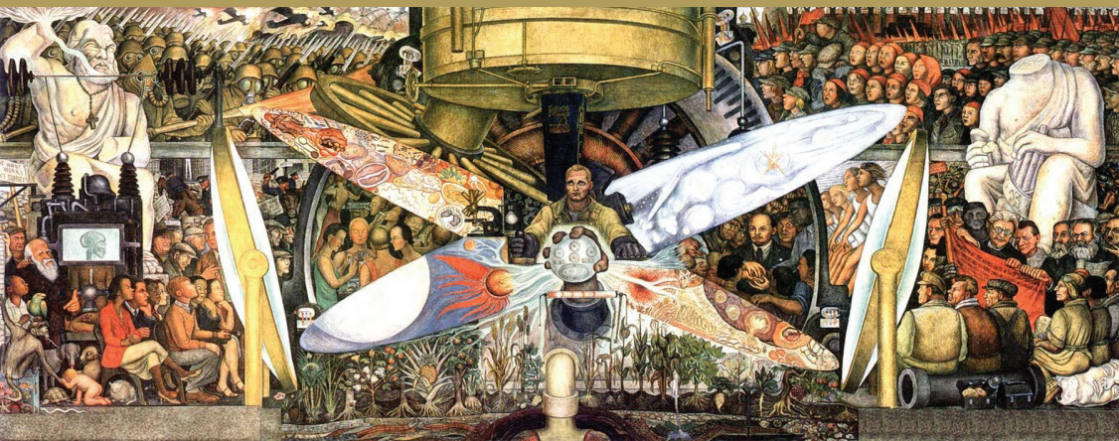
Il était une fois...

vécu cette épopée du bon côté, celui des bons, de ceux qui ont vaincu l'Empire du Mal, comme l'appelait le président Reagan, et – avec des nuances qui s'étalent sur un très vaste éventail – nous nous en réjouissons. Cependant, plus d'un quart de siècle plus tard, il est grand temps d'adopter l'autre point de vue, de se placer du côté des perdants et de voir le monde avec leurs yeux. Après tout, comme disait le président Kennedy, *notre lien commun le plus fondamental c'est que nous habitons tous cette petite planète. Nous respirons le même air. Nous chérissons tous l'avenir de nos enfants. Et nous sommes tous mortels.*⁹

9. Discours à l'American University, Washington, DC, 10 juin, 1963.



« Deux mondes – Deux résultats »



Diego Rivera, L'Homme À la croisée des chemins, 1934

I. L'Eurasie aux Soviétiques

1. Naissance d'une nation

Nous ne nous proposons pas ici de faire l'éloge de l'extraordinaire (extra-ordinaire) État qu'a été l'Union Soviétique ni de bâtir aucune théorie à son sujet. Mais nous ne pouvons pas ignorer que cette nouvelle nation née en 1922 après un accouchement douloureux survenu en 1917, annonçait le début d'un nouveau monde, d'un *nouveau désordre mondial* dont le monde a été l'otage jusqu'à la fin de la Guerre Froide et la proclamation en 1991 par le président George Bush I^{er} du radieux *Nouvel Ordre Mondial*.

Nous utilisons une terminologie négative et le mot *désordre*, parce que nous nous plaçons du point de vue des vainqueurs. De ce point de vue, nous constatons que :

a) Le nouveau gouvernement bolchevik d'octobre (novembre dans notre calendrier grégorien) 1917, contrairement à celui mis en place par Kerenski vers le milieu de l'année, a trahi l'Entente en signant une paix séparée avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie début 1918.

b) Les créateurs de cette nouvelle nation prétendaient mettre en pratique le fameux « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » proclamé par le président des États-Unis Woodrow Wilson, ce qui faisait de ce droit une sorte d'auberge russe pas très présentable, d'autant plus qu'il est très probable que M. Wilson n'entendait pas vraiment l'appliquer.

Il était une fois...

c) Les méthodes employées par cette nouvelle nation pour mettre en pratique le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes faisaient vraiment très, très désordre.

Plaçons-nous maintenant de l'autre côté et considérons brièvement les *14 points* si fièrement exposés par le président Wilson dans son message du 8 janvier 1918 : nous penserons que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'abandon de la diplomatie secrète, la liberté des mers, le désarmement, les garanties mutuelles d'indépendance politique et d'intégrité territoriale, etc., ne sont que les pièces d'un subtil et très relativiste piège digne d'un ex-président de l'Université de Princeton. Mais peu importe, prenons-le au sérieux et imaginons la surprise (et peut être même la panique) que monsieur Wilson a dû éprouver lorsque, parmi les dépouilles de ses anciens alliés russes, il a vu pointer le nez de quelques messieurs qui l'ont pris au mot et qui ont dit : *très bien, mettons ces points en application*. La *Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité* du V^e Congrès des soviets, tenu le 10 juillet 1918, six mois après le message de Wilson, semblait être le *côté obscur*¹⁰ des *14 points*, car son objectif avoué était *l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et l'institution du socialisme sans classes ni État*.

De plus, ces nouveaux agitateurs ne se bornaient pas à vouloir appliquer ces principes dans la lointaine Russie, mais ils prétendaient les étendre partout, alimentant l'espoir d'une révolution européenne et peut-être même mondiale. Le 24 janvier 1919, Moscou publie un *Manifeste aux ouvriers de l'univers* et propose une *Conférence internationale communiste* qui se tient effectivement le 2 mars où voit le jour l'Internationale

10. Dans le sens, bien entendu, du *dark side of the Force*, du film *Star Wars (La guerre des étoiles)*. Informations et citations : Michel Laran, *Russie-URSS, 1870-1970*, Masson, Paris, 1973, p. 106-109.

L'Empire de l'Égalité

Communiste (le Komintern), futur soutien des principaux mouvements révolutionnaires du monde.

Mais allons un peu plus loin dans l'analyse de cet antagonisme. Peut-être cette aversion entre les deux futures super-puissances possède des origines encore plus profondes et insoupçonnées jusqu'à maintenant. Pourquoi – nous sommes-nous demandés – cette nouvelle nation a choqué dès sa naissance les États-Unis de façon aussi forte et viscérale ? Les autres puissances européennes sentaient elles aussi une grande hostilité envers ce nouveau venu, et elles aussi l'ont répudié et combattu, mais pour d'autres raisons. La réaction européenne partait essentiellement d'en haut, elle venait principalement de ses gouvernements plus ou moins *bourgeois* puisqu'une bonne partie de la population de ces pays voyait avec sympathie et même avec enthousiasme le mouvement bolchevik. Le contexte des États-Unis était tout autre. Dès la création de ce pays, sa population d'immigrés européens avait dû faire face à un ennemi qui l'avait combattue et inquiétée : *l'Indien*. Or, le système qui maintenait la cohésion de la société indigène était fondé sur la propriété communautaire, quelque chose qu'en fin de compte pouvait présenter certains points de parenté avec le système communiste. Par la suite, ces communistes primitifs d'Amérique ont été vaincus et concentrés dans des régions isolées.

Plus tard, lorsque la colonisation est arrivée à ces régions, ils ont été soumis au choix de devenir propriétaires ou d'être dépouillés : ils devaient à tout prix abandonner la propriété collective. C'est à cette époque que le commissaire aux Affaires indiennes du président Wilson, Cato Sells, a annoncé *l'aurore d'une ère nouvelle et le commencement de la fin du problème indien*.¹¹ Quelles ne seraient donc pas la frustration et l'angoisse

11. Angie Debo, *Histoire des Indiens des États-Unis*, Albin Michel, 1994, Paris, p. 365.

Il était une fois...

abyssale du président et de ses blancs concitoyens devant la naissance d'une nation nouvelle et fière qui prenait racine sur des principes assimilables à ceux de la nation qu'ils venaient d'exterminer à l'intérieur de leur propre pays ! Et en prime, ils se faisaient appeler *rouges*, pour bien indiquer qu'ils prenaient la place des *peaux rouges* massacrés !

Cette réflexion peut peut-être nous aider à comprendre un peu mieux pourquoi les États-Unis ont développé une aversion et une peur face au *péril soviétique* beaucoup plus intenses, profondes et généralisées que celles de n'importe quel autre pays européen. Pourtant, pour les bourgeoisies européennes la menace communiste était bien réelle et concrète, si réelle et concrète qu'une partie du peuple européen s'est engagée dans les mini-révolutions de 1918 (en Allemagne avec Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, en Hongrie avec Béla Kun) ou dans les révoltes qui ont eu lieu en France, en Angleterre et en Italie en 1919 et en 1920. En revanche, pour les yankees, qui se trouvaient loin d'un soulèvement de cette sorte, le malaise a été à la fois plus indéfini et plus persistant.

En tout cas, même si leurs motivations profondes étaient différentes, les intérêts des alliés convergeaient sur le plan des faits : ils n'aimaient pas ces nouveaux venus. Le camp des adversaires de l'Union Soviétique dans la future Guerre Froide s'est formé et n'a pas attendu la fin de la Grande Guerre pour agir. Le 23 décembre 1917, lorsque la révolution bolchevique avait à peine un peu plus d'un mois, un plan de partage du gâteau russe était déjà prêt pour découper le pays en trois zones d'influence : la Pologne russe, l'Ukraine, la Crimée et la Bessarabie seraient la part de la France ; le Caucase et l'Extrême-Nord seraient celle de l'Angleterre ; et la Sibérie orientale et la partie russe de l'île Sakhaline celle du Japon. C'est pendant cette période que le grand-duché de Finlande et les pays baltes en ont profité pour

L'Empire de l'Égalité

se libérer. Puis, le devoir d'ingérence a poussé les puissances à apporter une aide précieuse à la contre-révolution menée par les officiers blancs. Cette intervention internationale a été vaste et elle a duré trois ans. La Roumanie et la Pologne (ressuscitée en 1918) se sont alors agrandies, cette dernière a même occupé à un certain moment Minsk et Kiev.

Mais bornons-nous ici uniquement à signaler l'ingérence (*humanitaire*, pour utiliser un langage moderne) des États-Unis : au printemps et à l'été 1918 ont eu lieu des débarquements français, anglais et états-uniens à Mourmansk et Arkhangelsk ; puis, un *Gouvernement du Nord de la Russie* a été mis en place et confié à l'ancien populiste révolutionnaire Tchaïkovski.¹² En Extrême-Orient, voyant que les Japonais avaient profité de cet élan libérateur pour s'installer à Vladivostok en avril 1918, les États-Unis ont organisé une expédition internationale dans la région pour contrebalancer cette présence nipponne qui ne tarderait pas à les agacer. Prétextant assister la célèbre légion tchécoslovaque dans leur lutte contre les bolcheviks, les yankees y sont restés jusqu'au mois d'avril de 1920. Pour le remerciement de tous ces gestes humanitaires, le président Wilson a eu droit au prix Nobel de la Paix en 1919.

2. La Grande Guerre Patriotique

Lorsqu'Hitler a conçu l'idée de trahir son pacte de non-agression avec l'Union Soviétique en l'envahissant en 1941, la situation s'est renversée. Cette même année s'est créé le Conseil National de l'Amitié Américano-soviétique (NCASF), soutenu par le secrétaire d'État Cordell Hull, le vice-président Henry Wallace et le président Franklin Roosevelt lui-même. L'Union Soviétique est ainsi devenue un allié précieux et incontournable, rempart indispensable du front

12. Michel Laran, *Russie-URSS, 1870-1970*, Masson, Paris, 1973, p. 104.

Il était une fois...



Territory controlled by the Communist Government in 1919.

Intervention étrangère dans tout l'empire russe

oriental, où se trouvaient les immenses gisements pétroliers du Caucase et de la Sibérie.

Puis, vers la fin de la guerre, après la défaite de l'Allemagne, les choses ont commencé à se mettre en place pour l'inévitable confrontation. Tout le long des semaines qui avaient précédé les bombardements atomiques, le gouvernement japonais s'était démené pour obtenir la médiation de l'URSS en vue de conclure une reddition honorable avec les Alliés belligérants dans le Pacifique. Les Soviétiques, qui avaient conclu en 1941 un traité de non-agression avec les Japonais pour pouvoir se consacrer à leur guerre contre les nazis, ont toujours écouté patiemment l'ambassadeur japonais à Moscou, mais ils n'ont jamais fait autre chose que transmettre ses messages.

7. La guerre civile et l'intervention étrangère



Guerre civile et intervention étrangère en Russie européenne

Il était une fois...

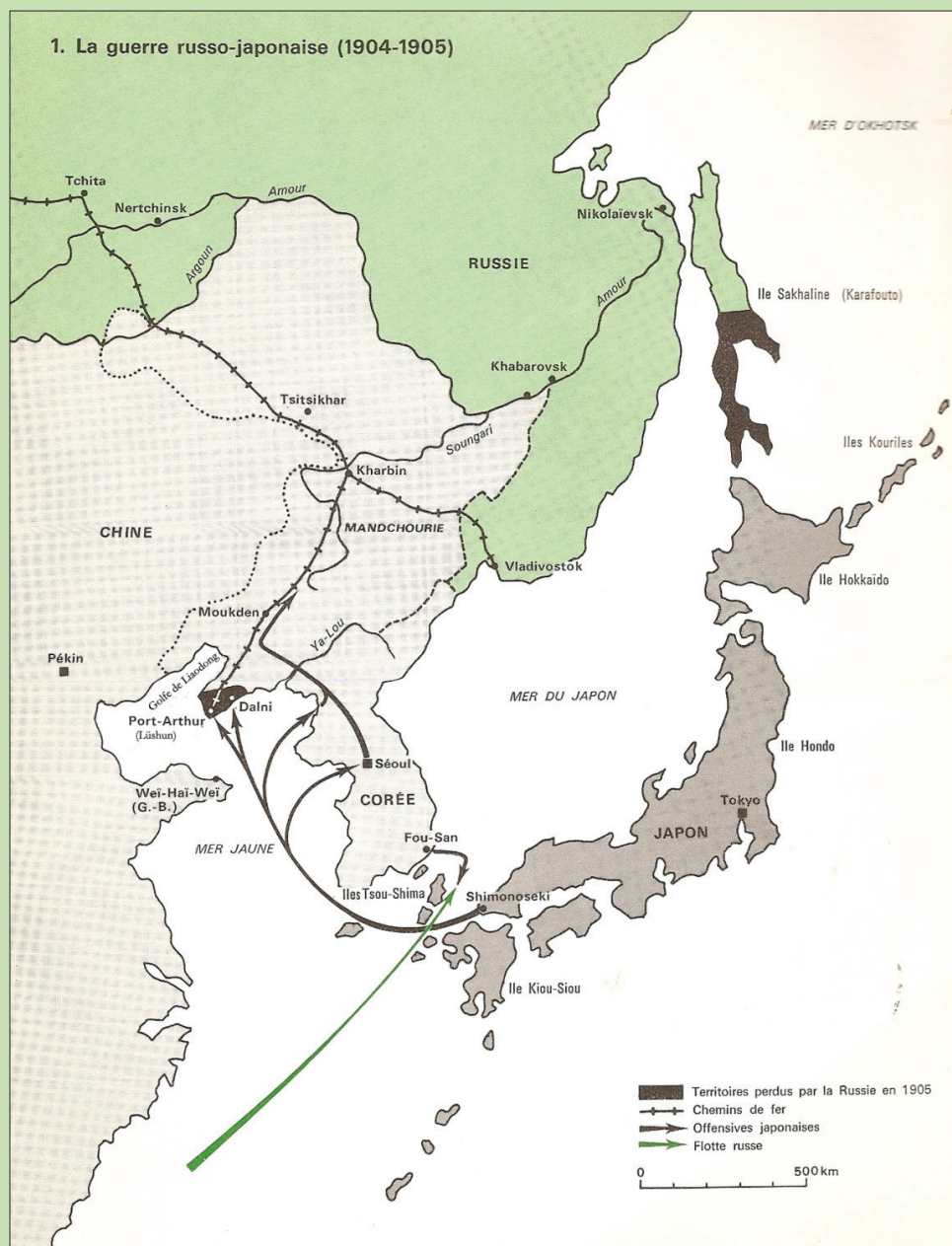
De l'autre côté, les Alliés avaient à maintes reprises, mais particulièrement lors de la conférence de Yalta (4-11 février 1945), pressé les Soviétiques de les rejoindre dans leur lutte contre le Japon, mais les Russes avaient toujours invoqué leur traité de non-agression.

Après l'essai au Nouveau-Mexique de la première bombe à plutonium, le 16 juillet 1945, *ni le président ni moi*, affirmait le secrétaire d'État Byrnes, *ne rêvions plus du tout de [...] voir [les Russes] entrer dans la guerre après avoir appris la réussite du test.*¹³ Sentant cela, les Russes ont fait tout le contraire : puisque les États-Unis ne voulaient plus qu'ils entrent en guerre avec le Japon, ils y sont entrés. Le fruit était bien mûr, ils n'avaient plus qu'à le cueillir : les bombes atomiques leur ont apporté les dépouilles de l'Empire japonais pratiquement gratis. Ils ont pris possession des îles Kouriles, de la moitié de l'île Sakhaline perdue en 1905, ainsi que *leur* cession à bail de Port-Arthur, et ils ont établi leur contrôle économique sur le Mandchoukouo, sorte de Texas japonais, qui redevenait la Mandchourie chinoise. Rappelons que pour l'historiographie soviétique, c'était eux qui avaient provoqué la reddition japonaise Et ce dernier détail devient beaucoup moins exagéré si on n'oublie pas (ce qu'on a souvent tendance à faire) le rôle fondamental joué par l'Union Soviétique dans la défaite de l'Axe.

Mais ce n'était pas tout. Sans qu'elle ait besoin de se battre, l'URSS a vu toute la Chine (sauf Taïwan) tomber dans son aire d'influence. Manœuvrant habilement entre le Kuomintang et le Parti Communiste chinois pendant et après la guerre, l'Union Soviétique a su rallier en 1949 cet immense pays à sa cause. L'allégeance a été très intime, du moins jusqu'en 1955. C'est à

13. Byrnes cité par Richard Rhodes, *The Making of the Atomic Bomb*, Penguin, Londres, 1986, p. 687.

1. La guerre russo-japonaise (1904-1905)



Il était une fois...

cette époque que le président Mao a déclaré : *À l'heure actuelle l'immense majorité de l'humanité vit dans la souffrance, et seule la voie indiquée par Staline, seule l'aide de Staline peut délivrer l'humanité de ses maux*¹⁴.

À l'ouest, l'Empire de l'Égalité s'agrandissait de même : une à une (et *légalement* sauf, peut-être, dans le cas de la Tchécoslovaquie), les nations comprises dans la zone d'influence soviétique définie à la conférence de Yalta sont tombées elles aussi comme des fruits mûrs dans le giron de la mère Russie. Elle s'est trouvée ainsi à la tête d'une sphère de pouvoir qui allait de Berlin à Shanghai, sphère presque aussi vaste que celle des États-Unis, mais beaucoup plus peuplée. À en croire l'aphorisme du géographe britannique Mackinder à l'époque des conférences de paix de 1919 – *Qui gouverne l'Europe de l'Est domine le cœur de l'Eurasie ; qui gouverne le cœur de l'Eurasie domine l'Île-monde ; qui gouverne l'Île-monde domine le monde*¹⁵ – c'était l'Union Soviétique qui aurait dû gagner la guerre qui a commencé tout juste après la Deuxième Guerre mondiale, cette guerre que nous appelons *froide* mais que dans les années 80 l'ex-président Nixon se plaisait à appeler *vraie guerre* ou *troisième guerre mondiale*.¹⁶

Et pour parfaire le tout, l'Empire de l'Égalité a mis au point un système qui a réussi le miracle de garder intactes les populations les plus diverses, les soudant en même temps dans le sein de l'URSS grâce au bras protecteur du camarade Staline, le Petit Père des Peuples. La République Socialiste Fédérative de Russie, une fédération de Républiques à l'intérieur de l'Union

14. Cité par Jean-Luc Domenach et Philippe Richer, *La Chine*, tome I, Seuil, Paris, p. 57.

15. H.J. Mackinder, *Democratic Ideals and Reality*, Washington, DC : National Defense University Press, 1996.

16. Richard M. Nixon, *The Real War (Third World War has Begun)*, 1980.

L'Empire de l'Égalité

des Républiques Soviétiques Socialistes, constituait l'exemple le plus parfait d'une fédération à l'intérieur d'une fédération de fédérations, selon le modèle des poupées russes. L'un des idéaux des États-Unis, exprimé par la locution latine *E pluribus unum* (De plusieurs, un) inscrite sur les dollars était ainsi atteint. Si l'on ne tient pas compte de quelques bavures, on se trouvait alors à l'âge d'or du communisme, une époque où les grands visionnaires voyaient le monde à venir comme un conglomérat de grands blocs fédéraux ou confédéraux réunissant tous les pays frères sans supprimer leurs particularités. Cet élan fraternel s'est poursuivi avec la création, fin 1947, du Bureau d'Information des partis communistes et ouvriers (Kominform) dont le siège a été fixé rien moins qu'à Belgrade¹⁷. Il a atteint son point culminant en 1949 avec la création du Conseil d'Aide Économique Mutuelle (COMECON) une sorte de marché commun égalitaire qui a précédé et surpassé la timide CECA européenne et qui ferait rêver certaines victimes de la crise actuelle.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes communistes.

Mais il y avait un petit problème.

3. *Le reflet*

Borges nous raconte qu'un hérésiarque considérait que *les miroirs et la copulation étaient abominables, parce qu'ils multipliaient le nombre des hommes...*

Depuis la Révolution de 1917, l'Union Soviétique s'était constituée peu à peu en clonant certains principes des États-Unis, comme l'exaltation du progrès scientifique et la fédéralisation la plus poussée, mais en les sublimant, car sa *destinée manifeste* était d'apporter la justice sociale à tous les peuples.

17. Michel Lesage, *Les Régimes Politiques de L'URSS et de l'Europe de l'Est*, PUF, 1971, p., 128.

Il était une fois...

L'Égalité. Une arme aussi redoutable que celle de ses adversaires et inspireurs, la Liberté.

Les faits nous montrent que l'impérialisme soviétique (le *social-impérialisme*, comme l'appelleraient plus tard les Chinois) a été le reflet le plus symétrique et parfait du munificent impérialisme états-unien. Et celui qui a tenu le plus longtemps.

Napoléon avait fait un essai assez honorable, surtout si l'on tient compte du fait qu'il s'était attaqué tout seul à ses féroces confrères européens. Le seul problème c'est que personne, même pas lui-même, même pas Abel Gance (dont le délirant film *Napoléon* peut nous servir à ouvrir les yeux sur l'horreur de son projet) n'a vraiment cru à la « République Universelle ».

La III^e République française a elle aussi voulu participer au concours, et vers la fin du XIX^e siècle elle est partie semer la Liberté, l'Égalité et la Fraternité dans le monde au moyen de ses canonnières. Mais cette semeuse n'était pas bien raisonnable : répandre ces trois bienfaits à la fois était une tâche bien trop lourde pour un petit pays comme la France. Les États-Unis, qui à l'époque avaient déjà atteint leur taille de géant, et dont la population était déjà comparable à celle de la France, trouvaient que c'était déjà assez laborieux de répandre uniquement la Liberté. Les expéditions républicaines se sont donc vite avérées être des vulgaires entreprises coloniales à l'ancienne, à l'anglaise. Moins nobles, peut-être, mais bien rentables tout de même. Libérales.

Nous avons ensuite assisté aux échecs retentissants de Tôkyô et de Berlin. Elles n'étaient pas plus gourmandes que Washington, mais elles étaient bien trop pressées, bien trop délirantes.

En revanche, l'Union Soviétique, le plus brillant élève des États-Unis, a fait preuve d'une remarquable sagesse et retenue en ce qui concerne son expansion. Tout comme les États-Unis, elle ne s'est pas lancée dans une course effrénée pour acca-

L'Empire de l'Égalité

parer au plus vite un maximum de territoires. Elle a pratiqué *l'attente patiente* prônée par Jefferson et elle s'est souciée de se mettre d'accord avec ses adversaires puissants pour se partager le monde. Mais en étendant son bras protecteur vers, comme dirait George Washington, les *opprimés et les persécutés de toutes les nations*, elle devait fatalement trouver celui des États-Unis, protecteur, lui aussi, de ces mêmes opprimés et persécutés. Tout s'est donc mis en place pour que le mémorable bras de fer entre les deux grands bienfaiteurs de l'humanité ait lieu.

Mesdames et Messieurs, cher public, veuillez prendre place : l'Empire de l'Égalité va affronter l'Empire de la Liberté. La Guerre Froide peut commencer.

Mais nous avons maintenant un problème d'arbitrage.

4. L'Organisation des États-Unis

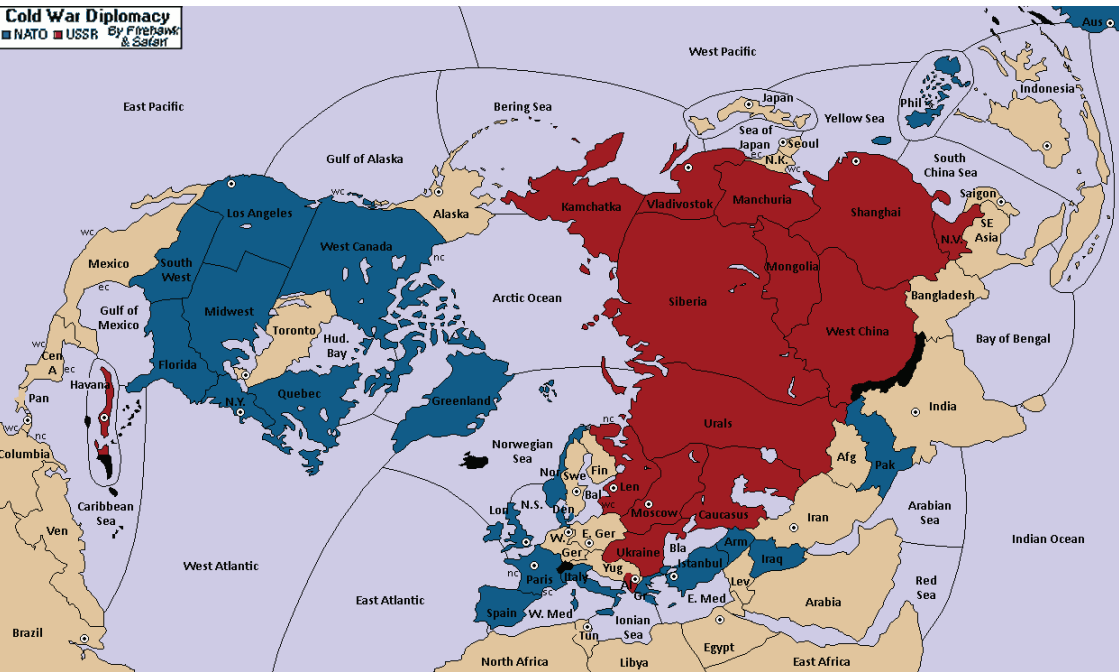
Le rôle de l'Organisation des Nations Unies était en principe de *maintenir la paix et la sécurité internationales*, comme dit sa Charte.¹⁸ Néanmoins, le 5 avril 1951, elle a transmis des ordres au général MacArthur l'autorisant à *utiliser l'arme atomique contre les bases aériennes de Mandchourie et du Shandong si les Chinois s'en servaient pour lancer des raids aériens*¹⁹.

Vous avez bien lu : l'autorisation provenait du Comité des chefs d'état-major interarmées (*Joint Chiefs of Staff - JCS*) des États-Unis qui commandait alors l'UNC (*United Nations Command*), le bras armé des Nations Unies. Pour les incrédules, nous transcrivons la résolution du Conseil de Sécurité (qui pourrait s'appeler *Conseil d'Insécurité*) quatre paragraphes plus bas. C'était donc bien l'ONU qui menaçait d'utiliser l'arme ato-

18. Charte des Nations Unies, chapitre I, article 1, alinéa 1.

19. James D. Clayton, *The Years of MacArthur*, [Boston, Houghton Mifflin](#), Volume 3, *Triumph and Disaster 1945–1964*, 1985, p. 591.

Il était une fois...



mique, fait qui pourrait dérouter plus d'un honnête homme du XXI^e siècle qui croit à l'ONU et à son Agence Internationale de l'Énergie Atomique.²⁰ Pour que les choses soient claires (et justes), il faut de nouveau voir les choses de l'autre point de vue.

Tout remonte à la conférence de Yalta (février 1945), qui avait divisé le monde en deux. De cette façon la Corée du Sud est restée rattachée au monde Libre et la Corée du Nord au monde Égal.

À cette époque, la Chine de Tchang Kaï-chek était la seule entité chinoise reconnue (même par l'URSS) lors de la création des Nations Unies. C'est donc elle qui a décroché l'un des cinq sièges permanents au Conseil de Sécurité de l'ONU qui reve-

20. La décision annoncée le 8 mai 2018 par le président Trump de rompre l'accord sur le nucléaire iranien prouve que lui non plus n'a pas confiance dans cette agence onusienne. Nous ne pouvons pas lui donner tort...

L'Empire de l'Égalité

naient aux vainqueurs de la Deuxième Guerre. Or, lorsque, fin 1949, Tchang et son Kuomintang ont été vaincus par les communistes de Mao et ont dû quitter le continent pour se réfugier à Taïwan, ils ont soigneusement emballé leur siège du Conseil de Sécurité et ils l'ont emporté avec eux dans l'île. De leur côté, les Soviétiques, alors qu'ils recevaient le même mois de décembre 1949 le tout nouveau président Mao pour une visite de trois mois, se sont énervés contre l'ONU qui n'acceptait pas dans son sein le gouvernement chinois en place à Pékin. Pour protester, et peut-être pour faire plaisir à leur hôte, ils se sont retirés de l'organisation le premier janvier 1950. Ce détail jouera un rôle assez important dans la suite du jeu.

Revenons maintenant en Corée. Le conflit a commencé quand les Nord-Coréens, avides peut-être de retrouver l'unité de leur pays (ce qui, en fin de compte, est assez compréhensible pour tout patriote), mais abritant sûrement quelques arrière-pensées (réflexe qui, en politique, est, somme toute, légitime), ont franchi le 38^e parallèle le 25 juin 1950. On ne peut pas vraiment en vouloir aux Nord-Coréens d'avoir tenté leur chance. Comme on ne peut pas en vouloir aux États-Unis d'avoir voulu défendre leur fief sud-coréen, ce qu'ils ont commencé à faire dès le lendemain de l'attaque.

Cependant, ce qui pourrait déplaire à un observateur neutre dans cette histoire, c'est une certaine tricherie. L'ONU avait mis sur pied un système où n'importe lequel des cinq membres permanents du Conseil de Sécurité pouvait s'opposer à toute décision exécutive. C'est le fameux principe du *droit de veto*. Or, comme l'URSS avait quitté l'organisation au mois de janvier, le club des quatre membres restants était devenu une sorte de cartel formé par les États-Unis et leurs plus fidèles alliés²¹ (la

21. Zbigniew Brzezinski aurait dit *vassaux*, comme nous le verrons plus tard.

Il était une fois...

France, la Grande-Bretagne et la Chine de Tchang). Elle était devenue l'Organisation des États-Unis. C'est juste à ce moment précis, comme par hasard, que le Conseil de Sécurité s'en va-t-en guerre et « *Recommande* que tous les Membres fournissant en application des résolutions précitées du Conseil de sécurité des forces militaires et toute autre assistance mettent ces forces et cette assistance à la disposition d'un commandement unifié sous l'autorité des États-Unis d'Amérique. »²² On a connu des arbitres plus honnêtes... les Irakiens doivent aussi en savoir quelque chose, eux qui ont subi une autre guerre onusienne sous le commandement des États-Unis.

Le 27 juin 1950 donc, le Conseil de Sécurité a condamné la Corée du Nord. Le 14 juillet le secrétaire général Trygve Lie a demandé aux États membres de l'ONU d'envoyer des contingents en Corée. Cette déclaration n'a été qu'une simple formalité puisque la guerre faisait rage depuis plus de deux semaines, avec des brigades internationales placées déjà sous le commandement du général MacArthur.

Il faut cependant reconnaître que l'URSS n'a pas été très brillante dans cette affaire. Après avoir contesté (hors de l'ONU puisqu'elle ne s'y trouvait plus) la valeur légale de la décision du Conseil de Sécurité, elle est rentrée dans l'organisation le 1er août pour essayer de recoller les morceaux. Trop tard : la guerre était déjà bien en marche, et on sait aujourd'hui (le long supplice du peuple irakien pendant les années 90 nous l'a montré) que quand une action a été déclenchée par le Conseil de Sécurité, seul ce même Conseil, dont les cinq membres permanents sont pourvus du droit de veto, peut l'arrêter. Les Russes se sont donc trouvés devant un véritable casse-tête coréen, avec une bombe atomique se balançant, telle une épée de Damoclès, sur

22. ONU, Conseil de Sécurité, résolution 84 (1950), alinéa 3, 7/7/1950.

L'Empire de l'Égalité

la tête de la Chine, et peut-être même sur la leur. C'est ainsi que l'année 1953 est arrivée, année de la mort du Petit Père des Peuples. Des soupirs de soulagement on été exhalés à travers les deux empires, mais aussi des mètres cubes de larmes ont été déversés, fruits de la douleur la plus sincère. Disparu Staline, qui allait protéger le peuple du Moloch tricheur avide d'or et d'argent ?

Nous ne prions pas.
Staline a dit : « Notre plus grand trésor
c'est l'homme »,
les fondations, le peuple.

Staline élève, nettoie, construit, fortifie,
il préserve, regarde, protège, nourrit,
mais il punit aussi.

Et c'est cela que je voulais vous dire, camarades :
il manque le châtiment.

Nosotros no rezamos.
Stalin dijo: "Nuestro mejor tesoro
es el hombre",
los cimientos, el pueblo.
Stalin alza, limpia, construye, fortifica,
preserva, mira, protege, alimenta,
pero también castiga.
Y esto es cuanto quería decirlos, camaradas:
hace falta el castigo.

Pablo Neruda, Chant Général, VIII-XVI.



Diego Rivera, Cauchemar de guerre, rêve de paix, 1952

II. La Destruction Mutuelle Assurée

1. L'échiquier

Le professeur Zbigniew Brzezinski, conseiller à la Sécurité Nationale du président Carter, a été pour nous une source importante de réflexion et d'inspiration. De plus, il a déridé légèrement ce sujet quelque peu austère en ressuscitant des expressions du vocabulaire féodal qui ont été bien utiles dans les années 60 et 70 du siècle dernier mais qui étaient devenues ringardes et même interdites après la conversion des hommes de gauche et d'extrême gauche au Nouvel Ordre mondial du président Bush I^{er}. Des expressions bien pratiques comme *laquais de l'impérialisme yankee*, très en vogue il y a un demi-siècle, ne pouvaient plus être utilisées jusqu'à ce que le livre de Brzezinski, *Le Grand Échiquier*, ne vienne à notre rescousse, nous apportant en prime la métaphore du jeu d'échecs, qui ne manque pas d'élégance et qui peut nous être très utile dans notre film.

Pour le dire sans détour, nous avoue Brzezinski, l'Europe de l'Ouest reste dans une large mesure un protectorat [nord]américain et ses États rappellent ce qu'étaient jadis les vassaux et les tributaires des anciens empires. Il utilise la même image pour nous faire comprendre les enjeux politiques de la fin du XX^e siècle : Dans la terminologie abrupte des empires du passé, les trois grands impératifs géostratégiques se résumeraient ainsi : éviter les collusions entre vassaux et les maintenir dans l'état de dépendance que justifie leur sécurité ; cultiver la docilité des sujets protégés ; empêcher les barbares de former des alliances offensives²³.

23. Zbigniew Brzezinski, *The Grand Chessboard*, BasicBooks, 1997,

Il était une fois...

Commençons le jeu. Dans un premier temps, l'on consolide ses positions. En Europe, une ligne avait été définie dans la conférence de Yalta pour signaler le point de départ des deux camps. Ailleurs, la Mandchourie et la Mongolie Extérieure marquent les limites de l'aire soviétique ; le Japon, celles de l'aire nord-américaine. Les États-Unis (les blancs) font le premier mouvement : ils lancent le plan Marshall pour remettre en bonne position leurs tours et leurs cavaliers européens. Ils peuvent toujours compter avec l'incalculable soutien de leur fidèle reine, l'Angleterre. Les Soviétiques (les noirs) contre-attaquent en resserrant le contrôle de leurs pièces et en clouant le fou avancé des blancs : le 23 juin 1948, ils commencent le blocus de Berlin-ouest. En même temps, sur le front oriental, les noirs soutiennent de façon discrète le pion Mao Tsé-toung. En 1949, le pion arrive à la fin du damier et se transforme en dame, l'une des pièces maîtresses de l'URSS pendant un bon nombre d'années. Le 4 avril 1949, les blancs effectuent le roque en créant un solide système qui à l'origine se veut défensif : l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN). Plus tard, en 1954, ils créent une organisation symétrique dans le Pacifique, l'Organisation du Traité de l'Asie du Sud-est (OTASE). Après la signature des accords de Paris (1954) qui permettent l'entrée de la République Fédérale d'Allemagne dans l'OTAN, les noirs effectuent leur roque par la création, le 14 mai 1955, d'un pacte de défense réciproque, le Pacte de Varsovie.

Bref, la Guerre Froide devenait passionnante. Mais il faut tenir compte de deux choses. Tout d'abord, il faut toujours être conscient que plus qu'un oxymore, l'expression *Guerre Froide* est un gigantesque et atroce euphémisme, nous sommes sûrs que sur ce point nous ne serons pas contredits ni par les

traduction française : *Le Grand Échiquier*, Hachette, 1997, p. 88 ; p. 68.

L'Empire de l'Égalité

Coréens, ni par les Vietnamiens, ni par les Cubains, ni, pêle-mêle, par les Chiliens, Afghans, Libyens, Égyptiens, Iraniens, Palestiniens, Cambodgiens, Laotiens, Guatémaltèques, Nicaraguayens, etc., etc. Symbole par excellence de la Guerre Froide, le napalm qu'a été déversé sur les Vietnamiens avait un contact plutôt torride qui, même si certains l'aiment chaud, ne devait pas être tellement agréable. Nous pensons cependant que les expressions *vraie guerre* ou *troisième guerre mondiale* chères à M. Nixon sont quelque peu exagérées ; il nous faudra donc garder notre bonne vieille expression *Guerre Froide*, qui après tout n'est pas si stupide.

Nous devons deuxièmement savoir que le camp des noirs, accusé à maintes reprises d'avoir commis certains gestes inélegants (il a même eu droit à son livre noir, *Le Livre Noir du Communisme*), n'a pas été le seul à agir de la sorte. Les États-Unis et leurs alliés ont eux aussi commis des horreurs²⁴ innombrables dans leurs fiefs respectifs. Cette dernière remarque, qui il y a 40 ans aurait été une monstrueuse lapalissade, pourrait aujourd'hui choquer plus d'un défenseur du libéralo-humanitarisme. Après tout, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes libres.

Le soleil brille, radieux, dans l'espace.

2. *Le Soleil*

Les bombes d'Hiroshima et Nagasaki n'étaient que des petites bombes. Les calculs des alchimistes modernes montraient que la fission de l'uranium 235 ou du plutonium n'était qu'un détonateur de la vraie énergie du Soleil, la fusion de l'hydrogène en hélium.

Le 1er novembre 1952, sur l'île Elugelab de l'atoll Enewetak,

24. Certains, comme Robert McNamara, appellent cela des *erreurs*.

Il était une fois...

dans ces îles Marshall que les États-Unis avaient prises aux Japonais, qui les avaient prises aux Allemands, qui les avaient prises aux Micronésiens, se dressait un grand cube noir qui de loin faisait penser à une sorte de frère jumeau satanique de la Kaaba de la Mecque. Il s'appelait Mike. C'était un engin à tritium et deutérium (deux isotopes de l'hydrogène) sous forme d'eau lourde qui devaient fusionner pour produire la première réaction thermonucléaire à grande échelle. Mike a libéré une énergie presque mille fois supérieure à celle déchaînée par *Petit Garçon*, la bombe d'Hiroshima : 10,5 mégatonnes. Si les Soviétiques dominaient l'Île-monde, voilà que se dessinait une façon de les rayer de la carte, comme l'île Elugelab. Cependant, l'heure n'était pas encore venue, car la superbombe à eau lourde (dite aussi *bombe liquide*) était un énorme engin impossible à transporter sur un quelconque théâtre d'opérations. Les menaces onusiennes de bombardement atomique sur la Corée du Nord ou la Chine ne concernaient que les petites bombes kilotonniques.

Et puis, en 1953, la guerre de Corée a pris fin.

*Pour l'univers entier, cette année fut celle de la mort de Staline et des événements importants qui la suivirent, et qui conduisirent à de grands changements dans le pays et dans le monde. Mais pour nous qui travaillions à L'Installation, ce fut également l'année de la première expérience thermonucléaire.*²⁵ C'est ainsi que Sakharov raconte dans ses mémoires le moment où l'Union Soviétique a emboîté le pas aux États-Unis pour accéder au droit à l'extermination réciproque. Dès l'été 1949, l'année de la première bombe atomique soviétique, le pacifique Sakharov avait été prié de rejoindre *L'Installation* où il allait participer, sous la direction du grand physicien Kourtchatov, à la création de la superbombe russe.

25. Andreï Sakharov, *Mémoires*, Seuil, 1990, p. 185.

L'Empire de l'Égalité

Heureusement la guerre de Corée avait pris fin, car en 1954 les États-Unis ont enfin mis au point une *bombe sèche* transportable par avion à base de deutérure de lithium 6. Les neutrons produits par la fission d'une bombe atomique *conventionnelle* allaient transmuter presque instantanément le lithium 6 en tritium, qui allait fusionner avec le deutérium, créant ainsi les noyaux d'hélium, fruits de l'alchimie thermonucléaire. Sa puissance atteignait 15 mégatonnes.

Cependant, les Soviétiques n'ont pas tardé à rattraper leur retard : au mois d'octobre 1960, l'équipe de Kourtchatov (dont le paisible Sakharov était devenu un collaborateur essentiel) a fait exploser la *Tsar Bomba*, la bombe la plus puissante jamais testée, avec ses 57 mégatonnes. Au départ, il était prévu d'utiliser une nouvelle technique fission-fusion-fission qui aurait produit une détonation de 100 mégatonnes, mais on y a renoncé, apparemment pour éviter les énormes retombées qu'elle aurait produites. Les nobles considérations écologiques commençaient déjà à se frayer un petit chemin et on s'acheminait ainsi vers une nouvelle doctrine de dissuasion qui allait s'appeler « Destruction Mutuelle Assurée (*Mutual Assured Destruction*, MAD) », dont les cadres principaux seraient établis dans les années 60 et dont le but ultime est clairement annoncé dans son nom.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes atomiques.

Mais il fallait pouvoir livrer efficacement toutes ces mégatonnes chez l'ennemi.

3. L'espace

Le 26 août 1957, l'agence TASS a fait une annonce qui est passée inaperçue du grand public : le R-7 Semyorka, le premier missile balistique intercontinental, avait été lancé d'un endroit encore inconnu, Baïkonour. De cette façon, la nouvelle qui a

Il était une fois...

tant émerveillé le monde quelques mois plus tard, la mise en orbite de Spoutnik 1 le 4 octobre de la même année, est l'héritière de cette course entre les deux grandes puissances pour mettre au point un engin capable de livrer de la façon la plus efficace leur toute nouvelle arme de destruction massive, la bombe H.

Voilà la face cachée (et peut-être la plus réelle) de la conquête de l'espace. Elle est avant tout « pratique », « utilitaire », elle n'est pas uniquement le produit d'un rêve. C'est ainsi que le premier engin spatial lancée par les États-Unis le 1er février 1958, *Explorer 1*, a été propulsé par la fusée Juno 1 (ou Jupiter-C) conçue par Wernher von Braun, le père du V-2 nazi, au sein de l'Agence des Missiles Balistiques de l'Armée de terre (ABMA en anglais).

À partir de ce moment, une double course a démarré, dans chaque cas avec une petite avance pour l'Union Soviétique. L'une était pacifique et a fait penser à plus d'un enfant de l'époque qu'en l'an 2001 il deviendrait un enfant des étoiles. L'autre était plus martiale et inquiétante.

Cette véritable fuite en avant a cependant subi un brutal coup d'arrêt. En 12 ans, on était passé d'une petite boule émettant des bips au voyage aller-et-retour sur la Lune, et puis, au courant des années 70, on a fermé le rideau. Tout le spectacle s'était arrêté, mais la véritable course, celle des lanceurs militaires, a poursuivi silencieusement son chemin jusqu'à atteindre l'équilibre parfait de destruction mutuelle assurée.

Néanmoins, pendant la période de transition qui menait vers ce fol équilibre mortel, la situation était assez instable, donc beaucoup plus dangereuse. Apparemment.



4. Le voyou

Peut-être saurons-nous un jour comment a vraiment fonctionné le mécanisme qui a déclenché la crise des missiles de Cuba au mois d'octobre 1962. Aujourd'hui, nous ne pouvons même pas savoir si le déploiement de missiles atomiques sur l'île a été une exigence soviétique ou une demande cubaine. Ou même si les ogives possédaient vraiment une charge atomique. La seule chose que l'on peut faire c'est d'essayer de comprendre le point de vue des acteurs qui ont joué le mauvais rôle, les Cubains et les Soviétiques, bien entendu.

Regardons tout d'abord les choses du point de vue soviétique. Si l'on ouvre un atlas, l'on pourra constater qu'il n'y avait rien d'intrinsèquement injuste (dans la logique macabre de la *dissuasion*) au fait de placer des missiles nucléaires dans cette île des Caraïbes : à cette époque où les missiles balistiques intercontinentaux (ICBM) n'avaient pas atteint la précision d'aujourd'hui, une bonne façon de garantir le ciblage des centres vitaux de la côte est des États-Unis était de placer des missiles de portée moyenne (MRBM) ou intermédiaire (IRBM) sur un

Il était une fois...

point proche de ceux-ci. Ce point était, bien entendu, Cuba. Cela compensait la menace que les missiles à moyenne portée Jupiter déployés sur les bases italiennes et turques de l'OTAN faisaient planer sur l'URSS. La logique était tellement imparable que la crise a pris fin dès que Kennedy s'est engagé à retirer ses missiles d'Europe et de Turquie. Le problème fondamental était que cette effronterie cubano-soviétique risquait de mettre en pièces la sacro-sainte doctrine Monroe qui allait bientôt fêter son cent-quarantième anniversaire. Les Soviétiques pensaient que les États-Unis seraient allés jusqu'à déclencher un conflit nucléaire pour défendre ce principe, mais du point de vue occidental cette responsabilité pesait sur la seule URSS.

Côté cubain, l'on voyait les choses d'une façon encore différente. Nombre d'analystes pensent que les Cubains ont commis ici un acte de folie. Ils ont quelque part raison car la révolution cubaine a été marquée par cette sorte de folie qui consiste à penser que les petits pays doivent avoir les mêmes droits et la même dignité que les grands. Essayons de nouveau de nous mettre à la place des autres : vous savez que vous êtes en train de réaliser un mouvement vraiment différent de tout ce qui s'était réalisé auparavant en Amérique. Vous vous êtes rapproché et même déclaré pratiquement allié du pire ennemi de votre puissant voisin. D'un autre côté, vous avez vu ce que ce voisin a fait à d'autres pays d'Amérique, l'expérience la plus récente étant celle du Guatemala en 1954, et vous-même, vous vous êtes déjà fait attaquer par ce *bon* voisin. Voici les exigences *folles* des Cubains : 1) fin de l'embargo économique et de toutes les pressions commerciales ; 2) cessation de toutes les activités subversives des États-Unis contre Cuba ; 3) cessation des *attaques pirates* à partir des bases aux États-Unis ou à Porto Rico ; 4) cessation des violations de l'espace naval et aérien cubain et 5) retrait des États-Unis de la base navale de Guantánamo.

L'Empire de l'Égalité

C'est à se demander qui était le voyou dans cette histoire.

Heureusement, tout s'est bien fini, car la situation était nucléairement explosive. Au début de cette même année 1962, lors de son dernier discours à l'OEA après la décision d'expulser Cuba de l'organisation, le président Dorticós a déclaré : *Vous pouvez nous expulser, mais vous ne pouvez nous extraire d'Amérique. Vous pouvez nous mettre à la porte de l'Organisation des États Américains, mais les États-Unis continueront à avoir Cuba révolutionnaire à 150 kilomètres de leurs côtes.*²⁶ Mais la déclaration de Dorticós n'était pas tout à fait exacte. Et il devait le savoir. À l'époque où il prononçait ces mots les États-Unis étaient tout à fait capables d'*extraire* Cuba d'Amérique. *Matériellement*, comme disaient nos amis marxistes.

5. La Détente

La guerre de Cuba n'a donc pas eu lieu, bien au contraire, tout le monde a fini par se congratuler et chacun de dire que c'était lui qui avait emporté la manche.

Et ensuite un phénomène étrange s'est produit. Entre 1963 et 64, les deux superpuissances ont chacune subi un brusque changement de régime (aux États-Unis de façon violente, en URSS d'une manière plus pacifique) qui les a orientées sur des voies semblables. Les deux pays se sont dotés d'hommes forts, Brejnev d'un côté, et Johnson et Nixon de l'autre : ils allaient s'appliquer parallèlement à se durcir et en même temps à chercher une certaine entente qu'on a choisi d'appeler d'un nom français : « La Détente ». Ce mot a lui tout seul condensait la célèbre phrase de Théodore Roosevelt, *Parlez aimablement et portez un gros bâton, vous irez loin.*

Cependant, il faut reconnaître que le pays qui faisait preuve

26. Cité par Herbert L. Matthews, *Fidel Castro*, Seuil, 1970, p. 292-293.

Il était une fois...

de plus de retenue était l'Union Soviétique car elle circonscrivait la violence (son *gros bâton* en termes théodororooseveltiens) dans son aire d'influence, tandis que les États-Unis se sont mis à bombarder massivement le Vietnam du Nord qui se trouvait sans conteste dans l'aire d'influence soviétique. En prenant comme prétexte un affrontement en 1964 dans le golfe du Tonkin fabriqué de toutes pièces, la campagne de *frappes* (comme on appelle aujourd'hui les bombardements) a commencé en 1965 et –nous précise l'alors secrétaire à la Défense McNamara– *elle allait durer trois ans et déverser sur le Vietnam plus de bombes qu'on n'en avait lâché sur toute l'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale.*²⁷

Plus tard, pour couper la célèbre *piste Ho Chi Minh*, qui allait du Vietnam du Nord au Vietnam du Sud en passant par le Cambodge, ce pays neutre allait recevoir, pendant les six mois qui ont suivi la paix au Vietnam en 1973, plus de bombes que le Japon durant toute la Seconde Guerre mondiale.²⁸ Ceci a d'ailleurs produit l'effet contraire à *l'endiguement du communisme* recherché. En bombardant généreusement des pays neutres (le Laos s'est pris presque trois fois plus de bombes que le Cambodge²⁹), les États-Unis les ont fait basculer dans le radicalisme le plus extrême. Ainsi les blancs petits dominos tombaient du côté noir.

Jamais l'Union Soviétique n'a agi de la sorte pendant cette période, même à l'intérieur de sa zone d'influence. Jamais –ni en Pologne, ni en Hongrie, ni en Tchécoslovaquie– elle ne s'est livrée à des excès pareils où les morts se sont comptés par mil-

27. Robert McNamara, *Avec le Recul*, Seuil, Paris, 1996, p. 173.

28. Laurent Cesari, *L'Indochine en guerres, 1945-1993*, Belin, Paris, 1995, p. 229.

29. Idem, p. 194.

L'Empire de l'Égalité

lions. Les interventions soviétiques peuvent être comparées à celles des États-Unis dans leur pré carré américain, Chili, Guatemala, République Dominicaine, etc., mais jamais aux massacres de l'Asie du sud-est. Il n'est cependant pas inutile de remarquer qu'un phénomène réciproque d'endiguement s'est produit dans l'aire d'influence soviétique, mais symétriquement opposé : pendant que les États-Unis s'acharnaient à contenir la menace rouge, les pays communistes faisaient tout pour arrêter (*endiguer*) la fuite massive de leurs ressortissants, et pas précisément pour les empêcher de contaminer de leur Égalité le monde Libre. Quelque chose ne tournait peut-être pas tout à fait rond après tout.

Un certain équilibre tendait de toute évidence à se mettre en place de cette façon étrange. C'est pendant la période brejnévienne que les États-Unis, seulement 8 ans après le top départ donné par Kennedy, sont arrivés sur la Lune, rattrapant l'avance prise par les Soviétiques dans ce domaine. C'est pendant cette période aussi que la course aux armements a atteint son point culminant, affinant les bombes nucléaires, développant toute sorte de vecteurs capables de leur faire atteindre leurs cibles : bombardiers, missiles de croisière, missiles lancés à partir de sous-marins nucléaires (SLBM). Les missiles balistiques eux-mêmes se sont améliorés en développant le mirvage (de MIRV, *Multiple Independently targeted Reentry Vehicle*), qui les dotait de têtes multiples capables d'atteindre plusieurs cibles indépendantes lors de leur rentrée dans l'atmosphère. L'on est arrivé ainsi à la pleine expression de la doctrine de destruction mutuelle assurée, la MAD. Et ce n'est pas tout : en même temps qu'on essayait de limiter les armes offensives par les accords SALT, Nixon et Brejnev ont signé en 1972 le traité ABM (Anti-Ballistic Missile) qui interdisait les engins intercepteurs de missiles pour que l'on puisse tranquillement s'exterminer. C'est MAD, non ?

À la même époque, Nixon et son omniprésent conseiller

Il était une fois...

à la Sécurité Nationale Kissinger, ont conçu l'idée de génie de prendre l'URSS à revers en se rapprochant de leur ennemi de toujours, la Chine, qui s'était distancée, et même fâchée avec son ancienne camarade *social-impérialiste*.

C'est de cette façon paradoxale que se mettait en place La Détente : deux puissances qui décident de ne pas s'anéantir justement parce qu'elles sont tout à fait capables de le faire. C'est logique car, comme nous le rappelait l'amiral Sanguinetti, *la détente, ça sert aussi à tirer*.

Le bonheur de ces ennemis détendus est arrivé à son sommet en ce mois de juillet 1975 où Apollo 18, le dernier vaisseau de la mission qui avait battu les Soviétiques dans la course vers la Lune, est allé s'accoupler à Soyouz 19, consommant ainsi leurs noces dans les étoiles.

Tout allait enfin pour le mieux dans le meilleur des univers.

L'Empire de l'Égalité

*Miguel, loin de la prison d'Osuna,
loin de la cruauté, Mao Tsé-toung dirige
ta poésie déchiquetée dans le combat
vers la victoire.*

*Et Prague qui s'affaire
construit la douce ruche que tu as chantée.*

*La verte Hongrie nettoie ses greniers
et danse au bord du fleuve éveillé de ses rêves.*

*De Varsovie monte, nue, la sirène
qui bâtit en montrant son épée cristalline.*

*Et au-delà, la terre se fait gigantesque,
la terre*

*que ton chant visita, et l'acier
qui défendit ta patrie sont bien à l'abri,
accrus grâce à la fermeté
de Staline et ses enfants.*

*La lumière bientôt
abordera ton seuil.*

*Miguel, lejos de la prisión de Osuna, lejos
de la crueldad, Mao tse-tung dirige
tu poesía despedazada en el combate
hacia nuestra victoria.*

*Y Praga rumorosa
construyendo la dulce colmena que cantaste,*

*Hungría verde limpia sus graneros
y baila junto al río que despertó del sueño.*

*Y de Varsovia sube la sirena desnuda
que edifica mostrando su cristalina espada.*

*Y más allá la tierra se agiganta,
la tierra,*

*que visitó tu canto, y el acero
que defendió tu patria están seguros,
acrecentados sobre la firmeza
de Stalin y sus hijos.*

*Ya se acerca
la luz a tu morada.*

Pablo Neruda, *Chant Général*, XII-V, À Miguel Hernández, assassiné dans les prisons d'Espagne.



Dans le capitalisme
Le chemin d'un talent...

Dans le socialisme
Le chemin vers le talent !

III. La fin de l'Histoire

1. Les yeux grands fermés

Les théologiens affirment que si l'attention du Seigneur s'écartait une seule seconde de ma main droite qui écrit, celle-ci retomberait dans le néant, comme foudroyée par un feu sans lumière³⁰.

Nous avons dû recourir de nouveau à l'aide de Borges pour introduire cette étrange période de notre histoire où les Tout-Puissants États-Unis, cette entité Une et Multiple comme le Dieu inscrit sur leurs billets de banque, ont détourné Leur face bienveillante de la surface du monde. L'ennemi bienveillant et détendu a alors commencé à prendre sa place.

Ou c'était tout simplement un recul tactique, comme on fait souvent au jeu d'échecs, allez savoir.

Toujours est-il qu'en 1974, la Cour Suprême et le Congrès des États-Unis ont assené le coup de grâce à leur propre président, déjà bien assommé par sa défaite au Vietnam. Cette année-là, le président Nixon a été obligé à renoncer à son mandat, et il aurait même été passible de poursuites judiciaires si son successeur ne l'avait pas gracié. Mais ce que ses juges mettaient en cause n'étaient pas les crimes qu'il avait commis tout le long de sa carrière, ni les massacres qu'il avait ordonnés au Cambodge, au Laos ou ailleurs ; ce qui l'a fait tomber a été une sombre affaire de tricherie électorale, monstrueusement insignifiante à l'échelle des agissements de ce Pinochet *mondialisé*. De cette étrange manière, les États-Unis sont entrés dans une mystérieuse période de repli.

30. Jorge Luis Borges, *Deutsches Requiem*.

Il était une fois...

Entre 1974 et 1976, la redoutable CIA a été taillée en pièces. Une commission spéciale du Congrès présidée par le vice-président Rockefeller en personne s'est mise à déballer sur la place publique tout le linge sale de l'Agence.

Les États-Unis semblaient ainsi vivre une crise morale plus grave que celle vécue par l'Union Soviétique au moment du XX^{ème} congrès du parti en 1956 où Khrouchtchev déclarait que Staline avait montré *dans toute une série de circonstances son intolérance, sa brutalité et son abus de pouvoir(...)* il choisit souvent la voie de la répression et de l'anéantissement physique, non seulement envers ses vrais ennemis, mais aussi envers des personnes qui n'avaient commis aucun crime contre le Parti ou le gouvernement soviétique³¹. Comme dans le cas de Staline, personne parmi les auteurs de ces crimes, à commencer par Nixon, n'a jamais été puni comme il le mériterait réellement, mais un certain style des États-Unis s'est effectivement effondré pendant l'éphémère présidence de Gerald Ford (1974-1977) et encore plus sous celle de Carter (1977-1981).

Voici ce qui s'est passé pendant le clignement d'yeux du Grand Frère :

En 1974, le colonel Mengistu a pris le pouvoir en Éthiopie. En 1977, il allait se convertir pleinement au marxisme-léninisme pour pouvoir bénéficier de l'aide militaire de l'URSS et de Cuba. En 1975, à la suite de l'effondrement de l'empire portugais, le Mozambique et l'Angola sont entrés dans la sphère communiste, le dernier de ces deux pays a même reçu l'aide directe de 10 000 soldats cubains qui sont arrivés à Luanda au mois de janvier de l'année suivante pour repousser une invasion sud-africaine. Cette même année 1975 a vu la levée des sanctions de l'OEA contre Cuba, la dissolution de l'OTASE, la chute-libération de Saigon devant la

31. XX^{ème} Congrès PCUS *Discours Secret*, 25 février 1956.

L'Empire de l'Égalité

République Démocratique du Vietnam, la chute de Phnom Penh devant les Khmers Rouges, et la prise du pouvoir du Pathet Lao à Vientiane. Au mois de mars 1977, deux mois après l'investiture à la présidence des États-Unis de Carter, Fidel Castro a rendu visite à ses amis libyens, éthiopiens, somaliens, tanzaniens, mozambicains et angolais, et le président soviétique, Nikolaï Podgorny, a fait de même en Tanzanie, en Zambie et au Mozambique.

Au mois d'août de la même année 1977 a été conclu l'accord sur la restitution du Canal de Panama, ce qui a été présenté par l'administration Carter comme une victoire. Mais l'ancien gouverneur de la Californie, Ronald Reagan, était déjà là pour dévoiler la terrible réalité : *Nous ne devrions pas être surpris*, a-t-il dit le 9 septembre 1978, deux mois après la signature de l'accord panaméen par les présidents Carter et Torrijos, *si les Soviétiques sont prêts, désireux et souvent capables d'exploiter la situation, chaque fois que les États-Unis se retirent d'une région ou montrent un certain désintérêt*.³² Ce même mois de septembre, éclatait l'insurrection des sandinistes au Nicaragua après la réussite le mois précédant de l'attaque au Congrès. Le 13 mars 1979 un gouvernement socialiste s'installait dans l'île caribéenne de Grenade, et le 17 juillet Somoza, le fidèle *bon voisin* des États-Unis, tombait au Nicaragua devant l'insurrection sandiniste. Le nouveau gouvernement nicaraguayen, malgré la bonne volonté de Jimmy Carter, se blottissait de plus en plus dans le giron de Cuba.

Et ce n'était pas fini. Début 1979, le Shah d'Iran, grand allié des États-Unis, a été évincé du pouvoir, et au mois de novembre, des « étudiants » ont occupé l'ambassade états-unienne à Téhéran, prenant des otages et demandant de les échanger contre le shah, parti se faire soigner à New-York.

Et ce n'était pas encore fini.

32. Cité par André Kaspi, *Les Américains*, Seuil, 1986, Paris, p. 573.

2. À nous l'Égalité

Le 27 avril 1978, le Parti Démocratique du Peuple Afghan, conduit par Nour Mohammed Taraki, Babrak Karmal et Hafizullah Amin, a réussi une révolution léniniste avec l'appui des Soviétiques, qui continuaient sûrement de profiter du clignement d'yeux de leur rival. Les deux nations ont signé un traité d'aide mutuelle cette même année. Néanmoins, comme dans toute révolution, le partage du pouvoir n'a pas été facile et Karmal a été écarté du pouvoir et envoyé comme ambassadeur en Tchécoslovaquie, ce qui peut-être a fini par lui sauver la vie, car le 10 octobre 1979 le *Kabul Times* informait le monde que M. Taraki s'était paisiblement éteint après une grave maladie. D'autres sources indiquaient qu'il avait été étouffé avec un oreiller. Hafizullah Amin restait donc seul au pouvoir.

Fin décembre 1979, c'est-à-dire, le mois suivant l'occupation de l'ambassade états-unienne à Téhéran, les forces soviétiques sont entrées massivement en Afghanistan.

Voici leur version : Karmal, ayant appris que *la réaction intérieure était entrée en intelligence avec les forces impérialistes extérieures*, et qu'elle bénéficiait *pratiquement d'un appui illimité de la part des milieux impérialistes américains et des dirigeants de Pékin*, avait demandé *l'aide urgente et le concours soviétiques*.³³

Le président Hafizullah Amin a donc été démis de ses fonctions et tué. L'URSS a justifié la légalité de son ingérence par l'existence du traité soviéto-afghan de 1978 et par la *légitime défense collective* au sens de l'article 51 de la Charte des Nations Unies, article qui, comme bien de règles du droit international, peut servir pratiquement n'importe quelle cause. Par exemple, pendant l'invasion irakienne du Koweït en 1990, ce pays et l'Ara-

33. Charles Zorgbibe, *Chronologie des relations internationales*, PUF, Paris, 1991, p. 352.

L'Empire de l'Égalité

bie Saoudite se sont référés au même article 51 pour demander à l'ONU (c'est-à-dire, aux États-Unis) de les sauver.³⁴ Bien plus tard, en 2001-2002, grâce au même article, les États-Unis ont lancé une opération nommée *Liberté Immuable* pour libérer l'Afghanistan de ceux qu'ils appelaient *Combattants de la Liberté* lorsqu'ils se battaient contre les Soviétiques. Un certain Oussama ben Laden se trouvait parmi ces combattants libres.

Mais ceci se trouve hors de notre sujet, car à cette époque l'Empire de l'Égalité n'existait plus.

3. *Apocalypse Now*

Nous ne voulons pas, cependant, dénigrer le président Carter ; nous pensons sincèrement qu'il appartient à ce petit nombre de présidents états-uniens du XX^e siècle qui ne méritent pas de comparaître en tant qu'accusés devant un quelconque tribunal pénal (international ou pas). Pourtant, nous ne pouvons que constater que son style relativement non-violent a créé un dangereux déséquilibre dans notre monde sans pitié où il fallait des hommes durs pour créer et maintenir La Détente. Au début de son mandat, il avait souhaité la prolonger. En 1977, il avait voulu faire table rase de la *peur irraisonnée du communisme*, dont n'avait cessé de faire preuve, selon lui, la politique étrangère des États-Unis.³⁵ Il avait en soi raison, mais il ne savait pas ou il ne voulait pas reconnaître que l'épouvantail de l'anticommunisme constituait l'un des piliers fondamentaux de la politique extérieure des États-Unis, et que si l'on retirait ce pilier de façon brutale, tout l'édifice si patiemment bâti par ses prédécesseurs risquait de s'écrouler.

Dans ces circonstances, dès l'année 1978, le bon Carter a dû

34. Gilbert Guillaume, *Les Crises Internationales et le Droit*, Seuil, Paris, 1994, p. 265.

35. Cité dans André Kaspi, *Les Américains*, Seuil, 1986, Paris, p. 574.

Il était une fois...

adopter une position plus nuancée, et il a prétendu forcer Moscou à faire le choix entre la coopération et la confrontation. C'est que la pénétration soviétique en Afrique s'était accentuée, que l'esprit de La Détente s'était affaibli, que les accords d'Helsinki (1975), pour lesquels le président Ford avait accepté des concessions, n'avaient pas été appliqués par l'Union soviétique. Le 18 juin 1979, les deux superpuissances ont signé un deuxième accord sur la limitation des armements stratégiques (SALT II) qui devrait se situer dans la lignée de l'accord SALT I (1971-1972). Le Sénat était appelé à se prononcer. Six mois plus tard, l'affaire afghane a éclaté.

Carter a dû alors commencer à se rendre compte que l'on interprétait ses gestes de bonne volonté comme autant de signes de faiblesse. L'abandon de la souveraineté sur le canal de Panama, de même que l'abandon de la construction du bombardier B-1, comme le report de la fabrication de la bombe à neutrons, ou le retrait des forces états-uniennes de Corée du Sud, ne réussissaient qu'à durcir ses adversaires soviétiques. Ceux-ci installaient une brigade de combat et une base de Mig-23 à Cuba pendant que le Congrès états-unien votait une aide de 75 millions de dollars pour le nouveau gouvernement sandiniste du Nicaragua. Carter a dû alors réagir.

Son boycott des Jeux Olympiques de Moscou et son embargo sur la vente de céréales à l'URSS, n'ont été en réalité que des mesures de façade. Il a dû prendre des mesures beaucoup plus graves. Il a renoncé aux accords SALT II. Les crédits militaires ont été augmentés à son initiative. L'aide économique et militaire au Pakistan s'est accrue de 400 millions de dollars en deux ans. Des accords de coopération militaire ont été conclus avec le sultanat d'Oman, le Kenya et la Somalie. La Détente a cédé ainsi sa place à la Guerre Froide : Carter a signé la directive présidentielle PD 59 qui visait à doter son pays des moyens de détruire la

L'Empire de l'Égalité

société soviétique jusque dans ses fondements, retournant ainsi à la MAD. Et en 1980, plus aucun contact à un haut niveau n'a permis aux deux Supergrands de se parler.³⁶

Depuis la montée de testostérone du bon président Kennedy en 1962 pendant la crise des missiles, le monde ne s'est jamais trouvé dans un équilibre aussi instable que sous la présidence de cet homme de bonne volonté.

4. *L'Empire contre-attaque*

Nous avons vu que nous ne sommes pas les seuls à utiliser les métaphores antiques – impériales ou féodales – pour illustrer la guerre invisible que se livraient les deux empires. De Jefferson à Brzezinski, nous avons été précédés par d'illustres personnages. George Lucas s'en est aussi servi dans sa première série *La Guerre des Étoiles* (1977-83) pour dépeindre un empire qui nous fait étrangement penser à un pays existant à l'époque (les États-Unis ?, l'Union Soviétique ?). Ronald Reagan (1981-1989), sans doute surpris par le mystérieux recul de son pays au milieu des années 70, a innové, s'attaquant à la métaphysique. Inspiré peut-être par la trouvaille de l'ayatollah Ruhollah Khomeini qui dépeignait les États-Unis sous la forme du *Grand Satan*, le président Reagan s'est mis en tête de nous présenter l'Union Soviétique comme *l'Empire du Mal*. Mais en fait, cette formule n'était qu'un artifice rhétorique. M. Reagan devait savoir dès le début qu'il allait s'entendre avec ses adversaires parce qu'il parlait le même langage qu'eux.

Dès son investiture, le 20 janvier 1981, Reagan s'est donc attelé à récupérer le terrain perdu par ses prédécesseurs. Nous ne savons pas encore comment il a fait, mais il s'est arrangé pour que les négociations d'Alger entre Iraniens et Yankees aboutissent à la libération des otages de Téhéran 25 minutes après

36. André Kaspi, *Les Américains*, Seuil, 1986, Paris, p. 576.

Il était une fois...

qu'il eut prêté serment comme président. Plus tard, au mois de juin, il a réussi à débloquent trois milliards de dollars d'aide pour le Pakistan, sous condition de partager un peu avec les *Combattants de la Liberté* afghans qui se battaient contre les communistes. Nous voyons que cette somme contraste notablement avec les 400 petits millions de dollars que Carter avait obtenus pour ce même Pakistan. Puis, au mois d'août, Reagan a décidé la construction et le stockage de 1200 bombes à neutrons. Moins d'une année plus tard, en juin 1982, les négociations soviéto-états-uniennes sur la réduction des armements stratégiques, les célèbres START, se sont ouvertes.

Nous sommes donc forcés de constater que les Russes ont tout de suite apprécié le style classique de leur nouvel adversaire. En prime, soit Ronald Reagan avait la baraka, soit, comme l'ayatollah Khomeini nous l'a laissé entendre, il avait conclu un pacte avec le diable : le fait est que pendant son mandat les dirigeants soviétiques se sont mis à tomber comme des mouches (Brejnev, Andropov, Tchernenko) pour céder la place au démolisseur de l'Union et du communisme soviétiques, Mikhaïl Sergueyevitch Gorbatchyev. Ceux qui savent que Ronald Reagan avait été acteur dans sa jeunesse, penseront tout suite au formidable film de Roman Polanski, *Le bébé de Rosemary*, où John Cassavetes incarne le rôle d'un comédien qui scelle un pacte avec des sorciers pour rendre aveugle celui qui avait décroché le rôle qu'il convoitait.

Les autres régions du globe, bien entendu, n'ont pas non plus été laissées de côté par la politique de reprise en main du président. En janvier 1985, le Congrès abrogeait l'*amendement Clark* qui interdisait toute aide aux maquisards antigouvernementaux en Angola. Le 24 octobre suivant, Reagan proposait à l'URSS, devant les Nations Unies, de négocier sur cinq conflits régionaux : l'Afghanistan, l'Angola, le Cambodge, l'Éthiopie et le Nicaragua.

L'Empire de l'Égalité

5. *This is the end, beautiful friend*

Nous ne saurons peut-être jamais si l'attitude de Gorbatchev, devenu secrétaire général du PCUS en mars 1985, aurait été différente face à une personnalité moins forte que celle de Ronald Reagan. Toujours est-il que le dirigeant soviétique a peu à peu – avec quelques sautes d'humeur bien compréhensibles et pardonnables – fait décroître l'agressivité d'un pays que Reagan avait considéré comme le centre de tous les maux du monde. En 1988 a commencé le retrait soviétique d'Afghanistan. Puis, en 1989, la première année de la présidence de George Bush I^{er} (1989-1993), l'empire soviétique a été victime dans sa propre chair de la fameuse *théorie des dominos* qui inquiétait tellement les États-Unis à l'époque de la Guerre du Vietnam : un à un, et pratiquement sans violence, tous les satellites acquis à Yalta sont sortis de l'orbite du géant blessé. Hongrie, Pologne, RDA, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Roumanie, Mongolie... En 1990, la Lituanie a commencé le mouvement centrifuge dans le sein même de l'Union.

Et entre-temps, la deuxième guerre onusienne a eu lieu.

Nous ne nous poserons pas ici des questions à propos de la légalité de la récupération par l'Irak de sa province de Koweït, qui avait toujours appartenu au vilayet de Bassora jusqu'à la création par les Anglais du royaume de Mésopotamie, premier nom donné à l'Irak, après la Première Guerre Mondiale. Nous ne polémiquerons pas non plus à propos de la légitimité de cette nouvelle guerre onusienne sous commandement états-unien. Nous essayerons uniquement de nous mettre à la place de l'état-major soviétique pendant ce conflit, au moment même où leur propre empire était en pleine déliquescence. Tous ces militaires devaient être assez mécontents de savoir qu'une puissante armée états-unienne serait déployée à un millier de kilomètres de la frontière méridionale de l'Union. Pourtant Gorby a fait

Il était une fois...

voter la résolution onusienne du 29 novembre 1990 qui autorisait les États Membres qui coopèrent avec le Gouvernement koweïtien à user de tous les moyens nécessaires, c'est-à-dire, à recourir à la force contre l'Irak. Le fond de la pensée et les intentions de Mikhaïl Sergueyevitch restent encore couvertes par un voile de mystère...

En revanche, les résultats de cette intervention sont bien clairs, comme nous l'explique Brzezinski : *Dans le golfe Persique, une série de traités de sécurité, conclus pour la plupart à l'issue de la courte expédition punitive contre l'Irak en 1991, ont transformé cette région, vitale pour l'économie mondiale, en chasse gardée de l'armée [nord]américaine.* Cette phrase dévoile l'avantage économique de l'invasion, mais elle sous-entend un avantage stratégique qui est, deux ans après le départ des Soviétiques de l'Afghanistan, la continuation de l'encerclement de l'Union Soviétique dans la lutte pour le contrôle de l'Eurasie. *Pour que la suprématie [nord]américaine se prolonge, nous dit encore Brzezinski, il faut éviter qu'un État ou qu'un groupe d'États ne puisse devenir hégémonique sur la masse eurasiatique.*³⁷

Gorby, même s'il ne savait pas encore (du moins nous l'espérons pour lui) qu'il partirait treize mois plus tard et que son pays éclaterait en morceaux, savait déjà qu'il avait dépassé le point de non-retour dans son engagement avec l'Occident. Peut-être a-t-il pensé qu'il valait mieux, pour ne pas gêner ses futurs associés, jouer au bon élève. De toute façon, on venait déjà de lui accorder son prix Nobel de la paix, et dans des telles circonstances il pouvait, sans avoir à se poser trop de questions métaphysico-économiques, voter la guerre. A-t-il regretté son geste ? En tout cas, les quatre millions de couronnes suédoises de son prix ont dû jouer – du moins pendant un certain temps – un rôle antidépresseur assez efficace.

37. Zbigniew Brzezinski, *Le Grand Échiquier*, Hachette, 1997, p. 18.

L'Empire de l'Égalité

Et il en avait bien besoin, car les choses allaient de mal en pis. Début 1991, peu après la fin des *frappes* sur l'Irak, les deux autres républiques baltes, la Lettonie et l'Estonie, sont entrées dans la danse centrifuge, puis l'Arménie. Les quelques violences qui se sont produites ont été très localisées et relativement mineures. Le 26 février, le Pacte de Varsovie a été dissous, le COMECON s'est évanoui le 28 juin, et le 29 août le Parti Communiste de l'Union Soviétique, le tenant du titre de champion de longévité au pouvoir (surpassant même le PRI mexicain !), a été suspendu. Puis, ce fut au tour des autres républiques d'opter pour la sécession sans pour autant avoir à faire la guerre. Le 8 décembre 1991, à Minsk, les présidents de Biélorussie (Chouchkevitch), de Russie (Yeltsine) et de l'Ukraine (Kravtchouk) ont déclaré l'URSS dissoute au profit d'une vague Communauté d'États Indépendants (CEI). Finalement, le 25 décembre, Mikhaïl Sergueyevitch a démissionné de son poste de président d'un pays fantôme posant ainsi à côté du sapin ce qui d'après lui aurait été le meilleur cadeau de Noël pour l'Empire de la Liberté. Le Petit Père Noël des Peuples avait sûrement déjà flambé ses quatre millions de couronnes, il ne pouvait donc offrir qu'une seule chose : la désintégration ultime et définitive de l'Empire de l'Égalité.

À partir de ce moment, les petits peuples orphelins n'ont pu compter que sur Dieu pour assurer leur protection. Du jour au lendemain, ils découvraient que les Russes n'étaient pas des horribles démons, mais des hommes. Semblables à eux. Malheureux, comme eux.

Contrairement à sa petite sœur yougoslave, qui quelques années plus tard subirait le même mouvement centrifuge dans la violence, cette fédération de fédérations, ce pays thermonucléaire, a cessé d'exister sans déplorer presque aucune victime, suivant au pied de la lettre le traité de 1922 qui l'avait fait naître et dont l'article 26 prévoyait l'éventuelle sécession d'une république.

Il était une fois...

Et puisque nous venons de prononcer le fatidique mot « sécession », rappelons-nous, avant de finir, ce qui s'est passé aux États-Unis lorsque ce mot a été prononcé. Plus d'un demi-million de personnes tuées dans la Guerre de Sécession à une époque où le génie de l'Homme n'avait pas encore industrialisé la mort. Rien que pour ça, il serait juste de rendre hommage aux Soviétiques.

Voilà. J'ose penser que si vous êtes arrivés à lire cette petite étude jusqu'à la fin, vous ne classerez pas tout de suite son auteur dans la case *idiot utile* au service de je ne sais quelle cause, puisque le communisme a pratiquement disparu, et le bolchevisme s'est totalement évaporé. De plus, cet exercice s'est voulu modeste, puisqu'il a uniquement jeté un regard différent sur le passé ; je n'ai pas du tout le courage (ni les moyens) d'Oliver Stone, qui a osé jeter un regard différent sur un thème d'une brûlante actualité dans ses entretiens avec Poutine, parus en 2017.

Vladimir Vladimirovitch l'a d'ailleurs prévenu :

— On vous a déjà frappé ? a-t-il demandé à Oliver Stone à la fin des entretiens.

Après une hésitation bien compréhensible devant une telle question, Oliver Stone a répondu :

— Oh oui, on m'a déjà frappé.

— Alors, vous devez savoir ce que c'est, parce que vous allez souffrir à cause de ce que vous êtes en train de faire.

— Oh oui, bien sûr... Je sais, mais ça vaut la peine si ça peut faire avancer la paix et éclairer le monde.

Unión Soviética, si juntáramos
toda la sangre derramada en tu lucha,
toda la que diste como una madre al mundo
para que la libertad agonizante viviera,
tendríamos un nuevo océano,
grande como ninguno,
profundo como ninguno,
viviente como todos los ríos,
activo como el fuego de los volcanes araucanos.



*Si nous recueillions, Union Soviétique,
tout le sang versé dans ta lutte,
tout celui que tu as donné comme une mère au monde
pour que la liberté qui mourait ressuscite,
nous aurions ici-bas un nouvel océan,
plus vaste qu'aucun autre,
plus profond qu'aucun autre,
aussi vivant que tous les fleuves,
actif comme le feu des volcans araucans.*

Pablo Neruda, *Chant Général*, IX-II

NOTES PERSONNELLES

[illegible]